Etats-Unis : Toni Morrison dans toute sa gloire [littérature, politique…]

dimanche 11 août 2019, par REROLLE Raphaëlle (Date de rédaction antérieure : 25 avril 2009).

Au-delà de ses romans, elle incarne une forme de rêve d'unité, de réconciliation, qui lui vaut une notoriété considérable. La grande dame de la littérature américaine, dont le dernier ouvrage,« Un don », paraît en France, est devenue une sorte de classique vivant.

L'ennui, avec Toni Morrison, c'est l'incroyable ferveur dont elle est l'objet : quand on entreprend de parler d'elle, il faut vraiment tendre l'oreille pour attraper quelques fausses notes. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les éloges s'accumulent, formant très vite un énorme tas, de quoi dresser un gratte-ciel entièrement à sa gloire. Ses états de service, mis bout à bout, lui font une véritable auréole. Femme, noire, d'origine modeste, écrivain de grand talent, Prix Nobel de littérature (en 1993), professeur dévouée, elle jouit d'une immense notoriété, mais surtout d'une autorité morale, mise au service des causes qui lui sont chères. Celle de la communauté africaine-américaine, d'abord, et, tout récemment, celle d'Obama, qu'elle a soutenu pendant sa campagne électorale.

Aux Etats-Unis, ce halo la précède en tout lieu, l'enveloppe et la cache, d'une certaine façon. Jusqu'à l'hyperbole, quand on écoute ses amis : « Une personne gigantesque », « un être humain très vaste », « une très grande étoile ». Rien de moins. C'est que, en plus d'être une sorte de classique vivant, l'auteur du Chant de Salomon ou de Beloved incarne une forme de rêve d'unité, de réconciliation, bien au-delà de ses romans. Ses livres, depuis les tout premiers, fouillent très loin dans l'histoire américaine pour remonter aux sources de la ségrégation - celle dont furent victimes les Africains-Américains, mais aussi les femmes et les pauvres. « Elle touche à des questions fondamentales pour les Américains : race, genre, classe, dit l'un de ses éditeurs. Elle est un peu le Barack Obama de la littérature américaine. »

En public, sa prestance et son charisme contribuent à renforcer cette aura. Quand elle s'avance, imposante sous sa lourde coiffe de tresses grises, vous jureriez une femme de haute taille. Elle est, en vérité, très petite et très corpulente. Mais c'est une grande dame, oui, qui sait parfaitement électriser son auditoire, en passant royalement par-dessus la tête des intermédiaires, comme seules savent le faire les divas. Quitte à tenir, parfois, des propos plus convenus que réellement passionnants. Et ça marche.

« Chacun se sentait seul avec elle, observe la romancière d'origine haïtienne Edwige Danticat, au sujet d'une conférence au Louvre, en novembre 2006. Tout le monde était magnétisé. » « Elle est comme certains mélanges d'essences très puissants, commente affectueusement l'écrivain australien Peter Carey. On est intoxiqué par elle ! » Une force que son ami André Leon Talley, directeur artistique du magazine *Vogue* et grande figure de la mode à New York, attribue entre autres à sa « voix unique : la voix de quelqu'un qui chante dans un choeur, très lyrique, céleste même ».

En privé, rien de tel. Ou, plutôt, le charme opère, mais différemment. Quand elle reçoit, c'est dans le

pied-à-terre qu'elle possède à New York, tout en bas de Manhattan. Elle bavarde avec son coiffeur, Gary : un jeune type en dreadlocks et tee-shirt à carreaux rouges, qui lui parle en remuant habilement ses cheveux - un coup de peigne par-ci, deux grands éclats de rire par-là, un commentaire sur la crise, qui oblige les gens à vendre leurs meubles. Le rire, c'est l'une des grandes forces de Toni Morrison, de son vrai nom Chloe Anthony Wofford : son propulseur secret, pour traverser une vie qui n'a pas été brodée au fil d'or sur toute sa longueur. Née en 1931, à Lorain (Ohio) dans une famille ouvrière, elle a dû se faufiler à travers les herses de la ségrégation pour étudier à Howard, puis à Cornell et devenir éditrice, pendant douze ans, chez Random House - le tout en élevant seule ses deux fils, sans soutien financier du père des enfants, dont elle ne voulait pas dépendre.

« Elle a une immense, inextinguible vitalité », affirme sa grande amie, la chroniqueuse et (féroce) humoriste Fran Lebowitz. Ses livres, à commencer par le tout dernier (*Un don*, qui vient de paraître en France aux éditions Christian Bourgois) sont le plus souvent tragiques. Elle possède pourtant cette forme de joie qui la pousse à beaucoup recevoir (son cuisinier, un certain Franklin, prépare des dîners mémorables dans sa maison de Grand View-on-Hudson, au nord de New York), à organiser des fêtes d'anniversaire grandioses, à participer activement à la vie culturelle de sa communauté. Et, aussi, à éprouver « un très fort sentiment d'optimisme » - c'est son expression - au sujet des Etats-Unis. « Il a fallu 60 millions d'années pour passer d'une cellule marine à l'oeil humain, cette machine si perfectionnée, observe-t-elle en souriant. Alors, j'ai bon espoir qu'on progresse encore… »

Un optimisme évidemment renforcé par l'élection du tout nouveau président. Après avoir longtemps pris le parti d'Hillary Clinton, dont elle était proche, Toni Morrison a adressé une lettre de soutien à Barack Obama, quand celui-ci est devenu le candidat officiel des démocrates. Pas à cause de sa couleur, jure-t-elle : « Il y a plein de Noirs pour qui je n'aurais pas voté : dans son cas, la couleur était un cadeau, pas une nécessité. Je l'ai soutenu parce que c'était le meilleur, le plus intelligent, le plus sage. Après toutes ces années de gouvernement Bush, nous avions tellement souffert, nous avons eu tellement honte… Il faudra du temps pour nous sortir de là, et il peut le faire. »

Elle a aussi présidé une soirée destinée à lever des fonds (« 1 million de dollars », annonce-t-elle fièrement) et s'est dépensée sans compter, à la surprise de ses amis, qui la connaissaient fervente clintonienne. « Elle a subi des pressions extrêmes, soutient Fran Lebowitz. Obama l'a appelée plusieurs fois et elle est très proche de Cornel West, le très influent professeur d'études africaines-américaines de Princeton, qui était engagé en faveur d'Obama. Mais ce n'est pas étonnant, après tout : elle a une position unique. »

A-t-elle contribué à faire élire Barack Obama ? C'est en tout cas ce que pense l'éditeur Eroll McDonald, vice-président du groupe Pantheon : « En étant qui elle est et en ayant fait ce qu'elle a fait, elle a suggéré qu'une certaine forme de réussite était devenue possible. Les électeurs ont pu se dire : on a un Prix Nobel noir, pourquoi pas un président ? » Pour Toni Morrison, la question ne se pose pas seulement dans ces termes : l'engagement est un devoir. Et pas seulement en politique - la politique est même secondaire, bien qu'elle s'y intéresse depuis toujours et que les rares colères décrites par ses proches soient liées à des discussions sur le sujet. « Un jour où je me plaignais de Bill Clinton, elle est devenue absolument furieuse, se souvient Fran Lebowitz. Tu ne comprends pas de quoi il nous protège ?, m'a-t-elle demandé en criant. Des républicains ! »

En recevant le prix Nobel, l'écrivain s'est dit : « A l'avenir, une petite fille noire qui voudrait devenir écrivain pourra se dire : le Nobel est à ma portée. » Et puis, avec une certaine malice : « Les jeunes étudiants blancs qui n'ont jamais lu de littérature africaine-américaine seront obligés de me lire moi. » Servir de modèle, ouvrir les portes, transmettre : c'est aussi pour cela qu'elle consacre encore deux jours par semaine à l'enseignement de la littérature, dans l'enceinte de la prestigieuse

université de Princeton.

Tour à tour décrite comme « liante » ou « intimidante », voire « hautaine », par ses collègues, Toni Morrison est l'une des figures magistrales de l'establishment, où elle a contribué à développer les études africaines-américaines. « Non seulement elle met beaucoup d'énergie et de générosité à s'occuper des étudiants, explique Carol Rigolot, responsable des humanités à Princeton, mais sa présence ici a attiré des gens de renom, comme Cornel West. »

Pourtant, souligne Toni Morrison, sa « voie véritable » est l'écriture. « C'est ce que je sais faire. Je ressens la nécessité d'écrire et aussi l'obligation : c'est un devoir. » Avec *Un don*, roman magnifique et puissant, elle plonge plus loin dans l'histoire qu'elle ne l'avait jamais fait : aux tout premiers temps de l'esclavage, quand les victimes du système n'étaient pas seulement des Africains-Américains, mais aussi des Européens misérables. A la fois lyrique et dur, le livre est très bien placé sur les listes des meilleures ventes au Etats-Unis, en dépit de la crise économique. « Mais, comme tous ses romans, il n'est pas forcément lu pour ce qu'il est littérairement, soutient Eroll McDonald. Les gens apprécient Toni Morrison en fonction d'un prisme de race, de genre, de classe, ils lui refusent l'universalité. »

Plus sévère, Fran Lebowitz pense que « les livres de Toni ne sont pas aimés pour les raisons qui les font grands, mais par des lecteurs qui, souvent, réagissent à l'émotion. Et elle, elle leur attache trop d'importance, elle voudrait qu'ils comprennent tout ! » Elle, elle demeure impavide et royale. « Elle a toujours su ce qu'elle avait à faire en ce monde », constate Robert Gottlieb, l'un de ses premiers éditeurs, qui est aussi le dédicataire d'Un don. Sûre de sa vocation, de son talent, de sa force et de ce qu'elle pouvait en attendre. Et tant pis pour les grincheux.

Raphaëlle Rérolle

P.-S.

• « Toni Morrison dans toute sa gloire ». Le Monde. Publié le 25 avril 2009 à 15h29 - Mis à jour le 25 avril 2009 à 15h29 : https://www.lemonde.fr/culture/article/2009/04/25/toni-morrison-dans-toute-sa-gloire_1185409_3246.html